

sont des ennemis haineux et perfides qu'il y devait rencontrer les premiers.

NOUVELLES ATTAQUES DES ENNEMIS DE JÉSUS NOUVEAU MIRACLE

I. — *Après avoir congédié le peuple, Jésus monta aussitôt dans une barque avec ses disciples et aborda au pays de Dalmanuta, non loin de Magdala* ¹.

Des pharisiens et des Saducéens vinrent le trouver et commencèrent à disputer avec lui ². Avant toute parole, la composition de leur troupe découvre leur hostilité. L'Évangile nous montre, mêlés aux espions de Jérusalem, des saducéens. Entre eux et les Pharisiens régnait une animosité violente et une complète divergence d'idées et de conduite, et l'union qui se fait entre eux maintenant est une union de haine et d'hostilité contre le Sauveur. Les Saducéens, matérialistes et jouisseurs, raillaient sans pitié le formalisme des Pharisiens, et ceux-ci concevaient pour les premiers le mépris que méritait leur impiété et l'animosité que leur valait leur servilisme envers Hérode. Un Évangéliste marque ce dernier trait en les nommant des « Hérodiens ». Tous ensemble formaient le parti acharné à déshonorer et à perdre le Sauveur aux yeux du peuple.

Le piège qu'ils tendent est habile. Nier et amoindrir les miracles de Jésus-Christ, il n'y fallait plus songer. Les attribuer à Belzébuth était par trop monstrueux ; en face d'innombrables guérisons, et, récemment, de la

¹ Marc., VIII, 10. Matt., XV, 39.

² Marc., VIII, 11. Matt., XVI, 1.

multiplication des pains les foules étaient demeurées enthousiastes. Comment déprimer un tel éclat ? Comment faire descendre Jésus-Christ au niveau d'un prophète et d'un thaumaturge ordinaire ? En abandonnant un terrain trop périlleux et en appelant le Sauveur sur un autre moins favorable. Pour le mettre à l'épreuve, ils lui demandèrent de leur faire voir un signe dans le Ciel. Moïse en avait donné d'éclatants ; Josué avait arrêté le soleil ; Elie avait fermé le Ciel, d'autres avaient fait retentir la nue des fracas de la foudre. Que le Sauveur opère quelque merveille semblable, il leur sera aisé de la montrer bien moindre que celles accomplies par leurs Pères et Jésus bien inférieur aux Prophètes d'autrefois. Ainsi se détruira le prestige dont tous les autres miracles ont auréolé le Sauveur ¹.

Mais que peut l'astuce humaine devant la sagesse de Dieu ? Il fut aisé au Sauveur de déchirer leur toile fragile. Mais il ne le fit pas sans que son cœur fût abimé d'une douleur poignante. Tant d'incrédulité devant les marques si saisissantes de sa Divinité ! Tant d'ingratitude devant ses innombrables bienfaits ! Tant de méchanceté aux prises avec son incomparable mansuétude ! *Il gémit dans son cœur* ², dit saint Marc. Sa patience ne le trahit pas, et doucement, tendrement, il s'efforce d'éclairer ses ennemis. Pourquoi lui demander de renouveler quelqu'un des prodiges opérés, sous l'Ancienne Loi, dans le Ciel, par les Prophètes ? Là tout était terreur : maintenant c'est l'heure de la miséricorde, le temps de la Loi de grâce et d'amour. Quand Moïse terrifia Pharaon et l'Égypte, quand Elie ferma le Ciel et y enchaîna pour trois ans la rosée et la pluie, Dieu châ-

¹ Matt., XVI, 1. Marc., VIII, 11.

² Marc., VIII, 12.

tiait des peuples endurcis, et la Loi de crainte réfrénait des volontés rebelles, courbait sous le joug d'irréductibles révoltes. Toute autre est la Loi de grâce apportée par Jésus-Christ. Elle aussi a ses « signes » qui en montrent la divinité ; mais ces signes sont bien plus des miracles de bonté que des éclats de puissance. C'est en guérissant les malades, en rendant aux infirmes l'usage perdu de leurs membres, la vue aux aveugles, la vie aux morts, en nourrissant les multitudes d'un pain miraculeux, que le Rédempteur du monde signe la divinité de son origine et de sa mission.

Aveugles ceux qui n'aperçoivent pas l'ordre nouveau qui s'inaugure dans le monde ; aveugles volontaires et qui ne peuvent alléguer aucune excuse à leur aveuglement ; car si Dieu nous laisse, à des signes certains, connaître quel temps demain nous prépare : combien plus a-t-il donné des deux Avènements de son Verbe fait chair les marques les plus assurées ? Si, sur des aspects différents du ciel, nous prédisons à coup sûr la sérénité ou l'inclémence du lendemain, combien mieux encore pourrions-nous savoir les temps prédestinés de la double venue sur la terre du Fils de Dieu ? *Le soir venu, vous dites : il fera beau demain, car le ciel est rouge. Le matin : il y aura de l'orage aujourd'hui ; car le ciel brille d'un feu sinistre. Quand vous voyez monter un nuage de l'occident, vous dites aussitôt : c'est la pluie qui vient, et elle vient. Quand le vent souffle du midi vous dites : c'est la chaleur, et la chaleur arrive. Hypocrites, vous discernez si bien ce que présage la face du ciel et vous ne savez pas reconnaître les signes des temps où vous êtes !*

¹ Luc., XII, 54-57. Matt., XVI, 2, 3.

Ils savent prédire la « sérénité » ; ils reconnaissent à coup sûr l'arrivée prochaine de la « tempête ». Il y a pour le monde deux différentes phases qui rempliront et clôtureront son histoire. Au premier Avènement de Jésus-Christ, c'est la sérénité d'un beau jour, ce jour de grâce et de salut que nous vaut la Rédemption. Le soir s'est empourpré du sang divin, la divine Victime a terminé sur un sanglant Calvaire la journée de sa mission ; le lendemain Jésus-Christ est sorti, comme un radieux Soleil, des brumes de sa sépulture, et le jour qui a suivi a été pour le monde le jour de la plus délicieuse sérénité. Les âmes ont été illuminées, la grâce a coulé sur elles à flots intarissables, le péché a été effacé, la mort vaincue, l'enfer fermé à jamais. Et telle a été cette première apparition du Fils de Dieu dans le monde, tant de prophéties l'ont annoncée, tant de signes l'ont fait connaître, qu'aucune âme droite n'a pu s'y méprendre.

Le second Avènement ne sera ni moins annoncé, ni moins attendu. *Le matin vous dites : le ciel brille d'un feu sinistre : la tempête sévira aujourd'hui*¹. Venu en Sauveur, une première fois, Jésus-Christ doit revenir dans le monde en juge et en vengeur. Et si les hommes, ou affairés, ou incrédules, s'obstineront, comme les Juifs, lors de son premier Avènement, à méconnaître sa prochaine venue, son Eglise, ses fidèles, ses saints l'attendront dans la mortification et la prière. « Des signes apparaîtront dans le Ciel », et nul, s'il ne repousse la lumière, n'ignorera le jour terrible du dernier jugement.

Mais, hélas beaucoup d'hommes s'endurciront alors, comme le Sauveur voit sous ses yeux les Juifs s'endur-

¹ Luc., VII, 54.

cir, et cet aveuglement lui arrache un douloureux soupir. *Gémissant dans son cœur, quoi ! s'écria-t-il, cette race mauvaise et adultère cherche un signe ! Il ne lui en sera pas donné d'autre que le signe de Jonas* ¹. Ils ont méconnu tous les autres : l'accomplissement des prophéties, le jour prédit par Daniel où le sceptre de Juda leur a échappé, une doctrine plus haute que toute doctrine humaine, des miracles plus innombrables et opérés d'une manière toute différente des Prophètes et des Thaumaturges, plus que tout le reste l'aspect même du Sauveur et le perpétuel rayonnement de sa divinité : désormais ils n'ont plus qu'un dernier « signe » à attendre, « le signe de Jonas », sa sépulture, sa résurrection, qui en sauvant le monde les jetteront eux-mêmes dans une irrémédiable perdition.

Pharisiens et Saducéens n'étaient venus que pour dresser des pièges et perdre Jésus-Christ : Jésus-Christ abandonne ces incorrigibles : *Et il les renvoya* ². Les mots qui suivent dans l'Évangile renferment, sous leur simple apparence, une grande tristesse : *Jésus remonta dans une barque et retourna de l'autre côté du Lac* ³. Il laissait les villes où tant de fois il avait prêché le Royaume de Dieu, opéré des miracles, appelé au salut des âmes obstinément rebelles. Acclamé d'abord, aimé, désiré, suivi, par ces populations Galiléennes, il s'en voyait maintenant délaissé, sinon haï. Nazareth avait failli le lapider ; Capharnaüm l'avait rejeté avec mépris et colère, lorsqu'il fit, à la Synagogue, la promesse de l'Eucharistie ; Bethsaïde, d'où venaient ses premiers apôtres, s'était laissée, comme les autres cités du bord

¹ Matt., XVI, 4.

² Marc., VIII, 13.

³ Marc., VIII, 13.

du Lac, entraîner dans les complots des Pharisiens : Le Messie, Sauveur du monde, vérifiait les paroles de saint Jean : « Il est venu chez les siens et les siens ne l'ont point reçu », et en toute vérité lui-même pouvait dire qu'« Il n'avait pas où reposer la tête ». Nul ne le voulait plus recevoir et la présence des « Hérodiens » parmi les Pharisiens de Jérusalem ne laissait que trop redouter quelque coup de force tenté par Hérode.

Il s'embarqua donc sur le Lac pour gagner la rive orientale, celle qui confinait aux terres des Gentils. Durant la traversée un nouveau sujet de peine s'offrit à sa Sainte Ame. Plus il faisait d'efforts pour fortifier la foi de ses apôtres et fixer solidement dans leur souvenir ses instructions et ses miracles, plus, ce semble, leur intelligence s'obstruait, leur attention se dissipait, et l'impression des plus frappants prodiges et des plus saisissantes leçons s'en allait en fumée. Deux fois Jésus avait, par un éclatant miracle, nourri d'immenses multitudes. Tout récemment il venait de confondre les Pharisiens, en déjouant leurs pièges et en leur faisant entrevoir le règne du Messie et la venue des temps nouveaux. C'est pour renouer la trame de ces graves enseignements, que Jésus, dès le début de la traversée, interpella ainsi les Douze : *Faites grande attention, soyez vigilants, préservez-vous du levain des Pharisiens, des Sadducéens, et de celui d'Hérode* ¹. Rapprochées du miracle de la multiplication des pains et de la doctrine développée à l'encontre des perfides provocations de ses ennemis, ces paroles signifiaient : « Attachez-vous à Celui qui est le vrai Pain de vie, et renoncez absolument aux malsaines doctrines dont les Phari-

¹ Marc., VIII, 15. Matt. XVI, 6-

siens et leurs alliés essayent de nourrir, ou plutôt d'empoisonner vos âmes. » Les Apôtres ne virent là qu'un reproche à leur négligence. *Avant la traversée, ils avaient oublié de s'approvisionner de pains, et ils pensaient en eux-mêmes et se disaient l'un à l'autre : « C'est parce que nous avons oublié les pains ¹. »*

Dans la Sainte Ame de Jésus tout était réglé et soumis à la raison comme la raison l'était à Dieu. Aucun de nos mouvements primesautiers et irréfléchis ne pouvait se produire en lui ; toute émotion, sans troubler l'intime, ne se manifestait que pour une cause juste, et si nous entendons parfois sortir de ses lèvres quelques véhémentes objurgations, ou même des accents d'indignation et de colère, nous savons qu'ils sont réclamés par le devoir et divinement retenus dans une sérénité que rien ne trouble jamais. Ici il fallait frapper les Apôtres trop aisément oublieux et indifférents, et par la vivacité du ton et l'âpreté du reproche réveiller en eux une foi endormie. Ils semblent avoir totalement oublié le double miracle des pains, ils se troublent, ils s'inquiètent en se voyant sans les provisions ordinaires, comme si le Dieu qui a nourri au désert des multitudes entières ne pouvait pas, sur le Lac, pourvoir aux besoins de leur petite troupe ! Un peu d'attention et de clairvoyance leur eût fait comprendre que Jésus, en parlant du « levain » des Pharisiens, ne se souciait pas d'une nourriture matérielle, mais élevait leur âme à de plus hautes et de plus urgentes préoccupations. La véhémence du reproche qu'il leur adresse a une cause plus directe encore : Jésus les trouve secrètement attachés aux abusives traditions des Pharisiens. Ils y ont été façonnés dès leur

¹ Matt., XVI, 7. Marc., VIII, 16, 14.

enfance ; ils ont surtout attaché aux nourritures légales, aux pratiques surajoutées par les hommes au mépris du texte même et de l'esprit de la Loi, une importance superstitieuse et une obéissance aveugle. Il importe de les éclairer et de les impressionner. *Hommes de peu de foi, leur dit Jésus. qu'allez-vous vous préoccuper de ce que vous n'avez plus de pain ? N'avez-vous donc ni sens, ni intelligence ? Votre cœur est-il aveugle ? Avez-vous des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne pas entendre ? Avez-vous perdu la mémoire ? Quand je rompis les cinq pains pour les cinq mille hommes combien de paniers pleins de morceaux avez-vous emportés ? — Douze, dirent-ils. — Et quand je rompis les sept pains pour les quatre mille hommes, combien avez-vous remporté de corbeilles pleines ? — sept répondirent-ils ¹. Vous avez cru, ou que je vous faisais un reproche de vous être embarqués sans provisions, ou que je vous défendais tout achat chez les Juifs partisans des Pharisiens, des Saducéens, ou des Hérodiens. Comment ne comprenez-vous pas que ce n'est point du pain que je vous parlais quand je vous ai dit de prendre garde au levain des Pharisiens et des Saducéens ² ?*

Aucune image n'était plus propre que celle du levain à caractériser la propagande effrénée autant qu'efficace des erreurs pharisaïques. Le levain macule la pâte et l'erreur corrompt les intelligences droites et pures.

Un peu de levain suffit à donner sa saveur à une grande masse et à la soulever. Son action est lente mais irrésistible. Comme lui, une erreur qui apparaît

¹ Marc., VIII, 17, 18, 19, 20, 21. Matt., XVI, 8, 9, 10.

² Matt., XVI, 11, 12. Marc., VIII, 21.

d'abord légère bouleverse bientôt toute la doctrine et pour lente et imperceptible que soit son action, elle cause à la fin des dévastations profondes. Fallut-il plus qu'un Arius et un Eutychès pour détacher de l'Église, l'Orient presqu'entier ? Et quand la foi est perdue, la vérité divine répudiée, l'Église délaissée et trahie, que reste-t-il aux âmes que stérilité et désolation ? Toute blessure se guérit, mais quand l'erreur a tué la foi, que reste-t-il d'espérance ? En une aussi grave question ne nous étonnons ni du ton véhément ni des paroles incisives que nous surprenons dans le Sauveur, toujours si calme et si doux.

*Observez-vous, préservez-vous du levain des Pharisiens*¹, de leurs doctrines mauvaises, de leurs erreurs. Une double conduite nous est recommandée, quand nous nous trouvons exposés à la contagion de l'erreur. « Observer », d'abord. L'erreur est astucieuse et se pare volontiers des dehors de quelque vérité ; elle s'offre comme l'émancipatrice de notre raison, ou comme le redressement de nos fausses croyances ; A l'entendre l'Église de Jésus-Christ a cessé de posséder la pure doctrine, nos dogmes sont surannés, l'esprit moderne ne s'accommode plus de la simplicité vieillie de la foi ; à des temps nouveaux il faut des croyances nouvelles : « Observons », étudions, scrutons ces erreurs, découvrons ce « levain » qui fermente et corrompt. De tout temps c'est l'ignorance qui a favorisé la propagation des mauvaises doctrines. A l'étude Jésus-Christ nous commande de joindre la vigilance : « Préservez-vous ». Quand, sous l'image de l'ivraie, il nous montre l'erreur croissant, pour l'étouffer, au sein même de la vérité, c'est

¹ Marc., VIII, 15. Matt., XVI, 6.

au sommeil des ouvriers qu'il attribue le ravage causé par l'adversaire. L'Histoire à la main nous constaterions aisément que c'est grâce à l'inattention et à l'inertie des chefs de la doctrine, que l'hérésie naît, se développe, dévaste les églises naguère les plus florissantes.

Sans pénétrer encore jusqu'au sens profond des paroles de leur Maître, les Apôtres comprirent au moins qu'elles avaient une toute autre portée que celle qu'ils leur avaient attribuée, et *qu'il fallait se garder, non du levain qu'on met dans la pâte, mais de la doctrine des Pharisiens et des Saducéens*¹.

II. — Jésus débarqua avec ses disciples sur les terres de Philippe et remonta le cours du Jourdain jusqu'à la ville de Bethsaïde-Julias, dans la contrée même où il avait, pour la première fois, multiplié les pains. Sans doute le souvenir du miracle y était vivant encore, car dès que l'on connut son arrivée on recourrut à sa miséricordieuse puissance : *On lui présenta un aveugle et on le pria de le toucher*².

La manière toute nouvelle dont il plût au Sauveur de faire ce miracle s'accommode au milieu où il l'accomplit et nous montre comment la grâce agit d'ordinaire dans la conversion et l'illumination de l'âme infidèle. Nous sommes à Bethsaïde, en pleine contrée païenne. Les miracles de Jésus-Christ n'y sont pas inconnus ; une aube de foi se lève, mais incertaine et confuse, et si les habitants croient à la possibilité d'une guérison, ils sont loin de confesser en Jésus-Christ un Messie et un Fils de Dieu. Nul doute que ces dispositions de la foule ne

¹ Matt., XVI, 12.

² Matt., XVI, 13. Marc., VIII, 22.

soient celles de l'aveugle lui-même. Aussi, dans sa guérison, Jésus procédera-t-il par degrés, et suivra-t-il les accroissements successifs de la foi.

Mais tout d'abord il l'enlève à son milieu idolâtre. *Prenant cet homme par la main il le conduisit hors de la bourgade*¹. Laissé à lui-même il deviendra facilement accessible aux divines influences ; demeuré dans un milieu incroyant, sa foi eût rencontré de trop formidables obstacles. Quand l'âme commence à ressentir la douleur d'une vie sans Dieu, sans horizon, sans espérance, et élève vers le ciel un premier regard, vague encore, mais déjà rempli de mystérieux désirs, son sort dépendra du milieu où la trouveront ces premières grâces. Si quelques amis pieux et croyants, une épouse chrétienne, des enfants soucieux de la conversion d'un époux et d'un père, l'arrachent aux sociétés irrégulières qui l'ont perdu, la grâce opérera puissamment. *Sortir de la bourgade*, où il ne rencontre que les sollicitations hostiles de l'impiété est pour l'aveugle la première condition du salut.

Mis à l'écart, Jésus commence sa guérison, mais, comme nous le disions, il la gradue, afin qu'à chaque amélioration l'aveugle active sa foi, sa confiance et ses désirs. *Jésus lui mouilla les yeux de sa salive et lui imposa les mains*². Sans doute, comme tant de fois, le Sauveur pouvait d'un mot guérir cet homme. Mais il voulait que ses miracles eussent des sens mystiques et nous devinssent de précieuses instructions. La main qui se pose représente l'action ; la salive qui sort de la bouche divine signifie la Parole sainte. Et tels sont les

¹ Marc., VIII, 23.

² Marc., VIII, 23.

deux éléments ordinaires de la conversion et de l'illumination d'une âme incroyante. Elle même doit agir, excitée qu'elle est déjà par une grâce intérieure. Si elle demeure inerte et sans initiative personnelle, Dieu qui veut notre coopération dans l'œuvre du salut, la laissera à son mauvais vouloir ou à ses velléités inefficaces. *Jésus mouilla les yeux de l'aveugle de sa salive*¹. La parole sainte est l'agent le plus ordinaire d'une conversion. C'est la parole qui fait surgir une âme, comme elle fit surgir autrefois l'univers ; c'est elle qui chasse les ténèbres et illumine le chaos ; elle qui dissipe les préjugés, réfute les objections, triomphe des révoltes d'une raison orgueilleuse.

Mais ce travail d'illumination se fait-il d'un coup, subitement ? D'ordinaire, non. Un saint Paul peut être renversé sur le chemin de Damas et dans une seule extase tout découvrir, tout apprendre ; mais ces conversions, complètes d'un coup, ne sont que l'exception. C'est peu à peu, par degré, que la lumière divine entre dans une âme. L'aveugle de Bethsaïde-Julias ne voit d'abord que confusément, comme on voit dans la demi-ombre d'un crépuscule. Les objets n'ont ni leurs formes précises, ni leurs harmonieuses proportions ; de même qu'au premier temps d'une conversion, l'intelligence n'aperçoit pas les vérités saintes dans leur précision, leur beauté et leur logique, mais au travers des brumes qu'épaississent encore les erreurs et les objections anciennes. *Jésus demanda à l'aveugle s'il voyait quelque chose. L'aveugle regardant dit : « Je vois marcher des hommes qui me paraissent comme des arbres*². »

¹ Marc., VIII, 23.

² Marc., VIII, 24.

La joie de cet homme était déjà grande ; il n'était plus dans l'horreur de sa nuit, le monde lui apparaissait, et s'il ne le voyait encore qu'imparfaitement cette imperfection activait ses désirs et vivifiait sa prière. La grâce continue son œuvre dans l'âme convertie. La foi se précise et se solidifie, le monde supérieur se déroule avec ses beautés et ses grandeurs, devant un regard complètement illuminé. *De nouveau, Jésus toucha les yeux de l'aveugle qui alors virent clairement toute chose*¹.

Pourquoi l'heureux miraculé reçut-il l'ordre de cacher la grâce qu'il venait de recevoir ? *Retourne, lui dit Jésus, dans ta maison, et si tu entrés dans le bourg, ne le dis à personne*². Jésus se trouvait dans une terre infidèle qu'il ne devait que plus tard évangéliser par ses Apôtres : peut-être voulut-il éviter que les foules attirées par le bruit du miracle n'accourussent à lui. Il voulait sans doute aussi nous renouveler la leçon qui lui était si chère de garder dans nos actions la modestie, le silence, le désir de demeurer inconnu.

CONFESSION DE FOI DE PIERRE. SA PRIMAUTÉ.

Cette fois quand Jésus commanda à l'aveugle de garder le secret sur le miracle de sa guérison et d'éviter à tout prix le concours des foules, il fut obéi et il devait l'être, car la grande scène, l'une des plus solennelles de l'Évangile, qui va se dérouler, ne se peut encadrer que dans la solitude, la prière et le silence. Sorti de Bethsaïde-

¹ Marc., VIII, 25.

² Marc., VIII, 26.

Julias avec ses seuls Apôtres, Jésus remonta le Jourdain jusqu'à sa source et parvint à Césarée de Philippe, capitale des États du Tétrarque. Ville moderne, bruyante, tumultueuse, Césarée ne pouvait ni arrêter ni captiver le Sauveur, aussi est-ce dans ses alentours, mieux encore dans les solitudes qui l'avoisinent que nous le trouvons, souvent seul et en oraison, d'autrefois en entretiens avec ses Apôtres. C'est après avoir longtemps prié qu'il les joignit un jour et leur posa la solennelle et décisive question de sa Divinité.

Question décisive en effet et qui renferme en elle les destinées du monde. Peu importe qu'il ait paru à un moment de l'histoire, un sage, un génie, un bienfaiteur illustre de l'humanité. Nous pouvons acclamer sa venue, célébrer ses conquêtes, vénérer sa mémoire, mais il nous laisse dans notre néant et nos misères ; nous gardons nos péchés et les maux que ces péchés entraînent ; nous vivons « sans Dieu », « sans Christ en ce monde ; » aucun médiateur ne nous unit à Dieu ; aucun intercesseur ne s'interpose entre nous et la Justice éternelle ; aucun Rédempteur n'efface, en les expiant, les crimes de la terre. Pour expier, il faut sans doute être homme, homme mortel et passible ; mais pour que cette expiation soit efficace et victorieuse, il faut qu'elle tire de Dieu même une infinie valeur. Ce n'est donc que dans un Homme-Dieu que nous pouvons espérer le salut. A un autre point de vue, la question de la divinité de Jésus-Christ est la question essentielle, sans laquelle l'histoire humaine tout entière nous devient une insoluble énigme, un indéchiffrable chaos. Les aspirations du genre humain vers un Sauveur, sa croyance universelle à un Messie, sa certitude partout énoncée que Dieu en personne visiterait un jour la terre : comment les expliquer